DIGITHÈQUE
Université libre de Bruxelles

Pirenne, Henri : "Les Universités américaines", in *Le Flambeau*, 1923.

http://digistore.bib.ulb.ac.be/2006/a13018_000_f.pdf

Cette œuvre littéraire appartient au domaine public.

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.
Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site http://digitheque.ulb.ac.be/

Henri PIRENNE

Professeur à l'Université de Gand

LES

Universités Américaines

(Extrait de la Revue « LE FLAMBEAU »)

BRUXELLES

1923

Les Universités américaines [1]

Mesdames, Messieurs,

Il est bien difficile, quand on revient d'un pays, d'en tracer un tableau exact. L'historien est plus heureux que le voyageur. Assis à sa table, devant ses documents, il a le temps. Il peut rassembler autour de lui tous les témoignages, il peut réfléchir et comparer. Parfois, sans doute il s'égare, mais relativement peu ; il a le plus grand nombre de chances qu'un homme puisse avoir de ne pas se tromper en se basant sur des témoignages humains. Un voyageur n'est pas dans la même situation; il est entouré de personnes qui déterminent ses impressions puisqu'il est obligé de s'en référer à elles.

Quand ces personnes sont en même temps d'une culture et d'une courtoisie également remarquables, le voyageur ne voit les choses que sous leur face la plus séduisante. C'est de cette manière que j'ai vu l'Amérique.

Je n'y ai vu d'ailleurs qu'un certain nombre de choses comptant parmi les plus belles. J'ai eu la fortune — sans doute plus agréable pour un particulier que pour un savant qui voudrait tout voir — de ne fréquenter qu'une élite et d'être entouré continuellement d'une sympathie et d'une amabilité d'autant plus touchantes qu'elles s'adressaient beaucoup moins à ma personne qu'à mon pays, c'est-à-dire à vous tous.

(1) Conférence faite à l'université de Gand, le 20 mars 1923. Il est inutile de faire observer que le texte publié ici d'après la sténographie, lui a conservé son caractère d'entretien familier.

Quand on a parcouru un pays dans ces conditions, on l'a sans doute vu trop beau ; l'impression qu'on en garde ne peut pas correspondre à la réalité totale. Je crains par conséquent qu'il ne faille transposer ce que je vous dirai sur les universités américaines parce que je crains que mes impressions ne soient embellies et que la réalité ne soit pas toujours aussi attrayante que je l'ai vue. Au surplus, je n'ai visité que huit de ces Universités: Princeton, Yale, Harvard, Chicago, Madison (Wisconsin), Berkeley (Californie), Leland Stanford et Columbia (New-York). Elles sont parmi les plus célèbres et les mieux organisées. On m'assure que beaucoup de leurs sœurs plus modestes et bien moins rentées sont fort loin de présenter le même spectacle. Il sera donc prudent de ne pas généraliser le tableau qu'elles présentent. Voilà une première confession, que je devais vous faire en commençant.

Il y en a une autre : je n'ai guère séjourné en Amérique que pendant trois mois. Tant de personnes ont parlé de l'Amérique, — qu'elles ont connue pendant longtemps, qu'elles ont vue de près et dont elles connaissaient la langue beaucoup mieux que moi, — que vraiment je me demande ce que je pourrais encore ajouter à ce qu'elles ont dit. Sans compter qu'un de nos anciens collègues, une des gloires de notre Université, Frans Cumont, en 1912, dans la *Revue de l'Instruction Publique*, a écrit un article très détaillé et très bien pensé sur les universités américaines.

Quoique, pour les deux raisons que je viens de vous indiquer, je sois quelque peu embarrassé, je veux néanmoins vous présenter un certain nombre d'observations qui se rapportent à ce très beau sujet des universités américaines. Nous diviserons cette conférence en deux parties. D'abord, le développement des universités américaines, comment elles se sont formées. Ensuite, nous

examinerons leur état actuel — avec toutes les réserves que je viens de faire.

On se figure en général, lorsqu'on parle de l'Amérique, que tout y est neuf. C'est une erreur. Tout au plus est-ce exact en ce qui concerne les bâtiments. L'Amérique, en effet, n'a pas de très vieux bâtiments ; les plus anciens sont ceux édifiés au XVIII[e] siècle par les missions espagnoles en Californie. Tout le reste est neuf, car les Américains sont atteints de la rage de bâtir. Ils élèvent des maisons à 25 étages, les démolissent dix ans plus tard pour en construire à 50 étages lesquelles seront bientôt démolies également pour faire place à d'autres qui en comporteront 150 (*rires*).

En revanche, il y a, en Amérique, des choses plus anciennes qu'en Europe : les universités. Elles sont plus vieilles que les nôtres, comme d'ailleurs la constitution américaine est la première de toutes les constitutions écrites du monde actuellement en vigueur. L'université de Gand a déjà un certain âge : elle a été fondée en 1817, mais l'université de Harvard date de 1636, celle de Yale de 1701, celle de Philadelphie de 1746 et le Kings College de New-York de 1754.

Sans doute les universités sont nées en Europe, sans doute au XII[e] siècle Bologne et Paris en possédaient déjà, mais elles ont été anéanties par la Révolution Française, comme chez nous l'université de Louvain dont les origines remontaient au XV[e] siècle. Après la Révolution, on les a reconstituées, il est vrai, mais sur un tout autre modèle. Toutes les universités actuelles du continent européen datent du XIX[e] siècle, tandis que les universités américaines remontent au XVII[e]. Les universités américaines sont donc plus anciennes que les nôtres.

Une seconde observation : les universités américaines sont nées pour les mêmes motifs que les universités du moyen âge.

Pourquoi a-t-on organisé des universités au moyen âge ? Tout d'abord pour former des théologiens. En Amérique il en a été à peu près de même ; on a créé les premiers collèges d'où sont sorties les universités pour faciliter le recrutement des *clergymen*, des prêtres protestants puritains. Harvard, puis Yale ont une origine ecclésiastique, non pas qu'on y formât des prêtres, mais on y donnait aux jeunes gens qui plus tard entreraient dans le clergé l'éducation humanistique qui leur était indispensable. Le motif qui a fait naître au XII^e^ siècle les universités d'Europe a donc fait naître au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècles les universités américaines.

Ces premiers collèges américains ont été naturellement établis sur le modèle anglais. L'organisation du collège de Harvard, le plus ancien, a été copiée sur celle des collèges de Cambridge et c'est pourquoi la ville où il s'éleva s'appelle encore Cambridge. L'enseignement qui se donnait dans ce tout premier collège était, comme en Angleterre, un enseignement d'humanités à base de grec et de latin. Il comprenait quatre années d'études après lesquelles on sortait de l'établissement avec le titre de bachelier ès-arts. Cette organisation a subsisté en Amérique jusqu'à nos jours. Encore aujourd'hui, en 1923, comme vous le verrez tout à l'heure, les collèges, qui reçoivent les jeunes étudiants, comprennent généralement quatre années d'études. En première année les élèves s'appellent « freshmen, » en deuxième « sophomores » (de *sophos* : sage, et de *moros* : fou) (*rires*), en troisième année on les nomme « juniors » et en quatrième « seniors ». C'est une ancienne tradition qui persiste encore.

Voilà donc le type primitif, la cellule (comme dirait M. le professeur Bordet que vous avez entendu récemment ici) d'où sont sorties les universités américaines. Ce sont des collèges destinés aux clergymen. On les trouve tous sur la côte de l'Atlantique, dans cette petite partie

du continent qu'on a commencé par appeler New-England. Harvard, près de Boston, est à un pas de la mer ; Yale, à New-Haven, communique directement avec elle ; Princeton en est à peu de distance.

La Révolution américaine déclenchée en 1776, par contraste avec la Révolution française, qui a bouleversé tous les établissements d'instruction, n'a pas touché à l'enseignement, et lorsqu'elle eut triomphé et que l'Amérique eut conquis son indépendance, tous les vieux collèges étaient intacts. Leur organisation n'avait pas changé et ils étaient plus populaires que naguère parce que beaucoup d'hommes qui avaient conduit les armées de l'indépendance y avaient fait leurs études.

La révolution en Amérique n'a donc rien innové en cette matière ; il est vrai que les révolutions ne transforment pas toujours les choses d'une manière permanente: la vie en se déroulant les modifie davantage. C'est l'évolution de la vie américaine qui, assez rapidement, a introduit dans l'organisation universitaire des changements profonds. Les Etats-Unis, qui venaient d'être constitués, se sont intéressés de bonne heure à l'enseignement et, à côté des vieux collèges fondés au XVII[e] et au XVIII[e] siècle, ils ont voulu instituer des collèges d'Etat. Les premiers collèges étaient des fondations libres auxquels on accordait quelques subventions mais, comme ils avaient le droit d'acquérir et de posséder, ils ont réuni assez rapidement un patrimoine et sont devenus capables de vivre par eux-mêmes. Ils ont alors fait sortir de leurs conseils les représentants officiels et se sont trouvés indépendants.

A côté de ces institutions privées et autonomes, les Etats, après la révolution, se mirent à leur tour à fonder des collèges d'Etat, des établissements publics, par conséquent des institutions officielles. Le premier, je crois, de ces collèges créés par les Etats est celui de Virginie fondé en 1819. Ensuite vient celui de Michigan, créé en 1841 et celui de Wisconsin, fondé en 1849.

La fondation des collèges, le développement de l'enseignement supérieur n'a pas fait de progrès très rapides en Amérique jusque vers le milieu du XIX[e] siècle. Mais quelques années après la guerre de Sécession la nation qui, jusque là avait été un pays agricole et commercial, commença à devenir industrielle. En même temps la colonisation des territoires de l'Ouest fut entreprise sur une grande échelle. Alors se manifesta vers l'Ouest et vers le Far-West, une poussée des Américains de l'Est et des colons venant d'Europe. C'est au moment où l'Amérique se met en valeur dans toute son étendue que l'on voit s'ériger des universités et des collèges nouveaux.

Dès lors, apparaissent des universités créées par l'initiative de ces *businessmen* enrichis dans l'industrie et que nous désignons, avec une libéralité parfois un peu excessive, sous le nom de milliardaires. Un haut idéalisme pousse ces enrichis à consacrer une partie de leur fortune à l'instruction publique. Alors on voit se former des universités comme celle de Johns Hopkins en 1875, de Cornell en 1865, de Chigaco, fondée par Rockefeller en 1890 et enfin celle de Leland Stanford en 1891.

En même temps les Etats, surtout ceux de l'Ouest qui se peuplent de plus en plus, fondent partout, à côté des établissements privés, des universités publiques. Les universités d'Etat se multiplient dans toute l'Union américaine ; chaque Etat a la sienne, certains même en ont plusieurs. J'ai sous les yeux des chiffres datant de 1902. Il y avait à ce moment en Amérique plus de 700 collèges et universités, c'est-à-dire un établissement pour 150.000 habitants, alors qu'en Belgique, pour 7 millions d'habitants, il n'y a que quatre universités, soit une pour 1.750.000 habitants. Cependant, avec nos idées européennes, nous trouvons que le nombre des universités est fort élevé en Belgique et nous estimons que la Suisse, qui en possède sept, en a trop.

En même temps que ces établissements d'enseignement

se multipliaient d'une façon aussi extraordinaire, ils se transformaient intérieurement.

Leur vieille organisation anglaise et humaniste ne suffisait plus. En effet, dans ce pays immense, plein de richesses qu'il fallait mettre en valeur, il était nécessaire de donner un enseignement technique spécial à une multitude de jeunes gens. Le latin et le grec n'enseignent pas les moyens d'exploiter une mine de charbon ni la manière d'arracher les dents. Il fallut donc fonder des écoles de technologie, des écoles d'art dentaire, d'agriculture, etc... On établit des laboratoires, des écoles de droit, bref quantité d'établissements consacrés exclusivement à l'enseignement d'une spécialité. Leur but était avant tout pratique ; ils visaient non pas à étudier la science pour la science, mais uniquement à fournir à la nation les techniciens qui lui manquaient. Presque partout des écoles de ce genre furent créées par l'initiative privée d'abord, par les Etats ensuite.

Mais immédiatement les universités attirèrent à elles ces instituts. A côté des vieux collèges du XVII[e] siècle avec leur grec et leur latin, on vit sur le territoire de l'université se grouper, de plus en plus nombreuses, des écoles spéciales. Au fur et à mesure qu'un besoin nouveau se faisait sentir, on créait une école nouvelle et on trouvait toujours de l'argent. Voilà une première transformation.

Lorsque les vieux collèges se trouvèrent en présence de toutes ces écoles spéciales et techniques, ils s'aperçurent qu'ils étaient un peu trop classiques. Après des luttes assez vives — la querelle des anciens et des modernes — on finit par entr'ouvrir d'abord, puis par ouvrir presque toute large, la porte des anciens collèges aux disciplines scientifiques. A côté du grec et du latin, on y enseigna les mathématiques, la physique, la chimie, etc. Le collège est d'ailleurs resté un établissement de formation intellectuelle. On n'y apprend pas de profes-

sion et le titre que l'on reçoit en le quittant est toujours celui de bachelier ès-arts.

Mais comment faire correspondre ces collèges qui n'ont qu'un but de formation intellectuelle, avec les écoles techniques ? Dans beaucoup d'universités on s'arrange de sorte que les collèges soient en même temps des établissements préparatoires aux diverses écoles spéciales. Le collège devient alors analogue à ce que sont nos facultés de philosophie pour le droit et nos facultés des sciences pour la médecine. Quelquefois aussi on supprime l'obligation de passer par le collège pour entrer à l'université. Les règlements ne sont pas les mêmes partout, chaque université résoud le problème comme elle l'entend. Il y a donc plusieurs expériences en action et on peut juger quelle est la meilleure parmi les méthodes préconisées. Un des grands défauts de notre enseignement européen est l'uniformité obligatoire de toutes les méthodes. Quand on fait une réforme dans une université, on la fait dans toutes les autres, de sorte que quand on se trompe, on se trompe partout. Si les universités avaient plus d'autonomie, chacune d'elles pourrait résoudre les différents problèmes à sa façon, ce qui serait beaucoup plus intéressant.

Un peu plus tard, lorsque satisfaction eut été donnée aux nécessités pratiques par la fondation de toutes ces écoles techniques, on pensa à autre chose. On se rendit compte qu'une université n'avait pas seulement pour mission de former des intelligences ni d'enseigner une profession ; que l'on devait aussi y faire de la haute science, étudier d'une manière désintéressée et pratiquer la recherche de la vérité pour la vérité. C'est le plus haut idéal d'une université et les universités américaines y sont arrivées. Elles ont organisé, il y a une cinquantaine d'années déjà, par-dessus les vieux collèges, et à côté des écoles techniques, ce qu'on appelle les écoles de gradués (*Graduates schools*), c'est-à-dire des écoles

dans lesquelles entrent les étudiants qui sont déjà bacheliers et qui ne font plus que de la science pour arriver à conquérir le titre de maître ès-arts ou de docteur ; c'est le dernier perfectionnement.

Dans leur état actuel, les universités américaines se composent donc de trois parties d'âges différents et répondant à des nécessités diverses. La plus ancienne est le collège primitif. La seconde, ce sont les écoles techniques en nombre considérable qui, venues se grouper autour de ces collèges, forment avec eux l'université. Enfin plus tard par-dessus les collèges, comme un dôme au-dessus d'un édifice, nous trouvons les écoles de gradués. Ces trois parties forment l'université américaine actuelle.

Ces trois parties, le collège, l'école technique et l'école des gradués n'ont entre elles que des rapports assez vagues ; il n'y a rien là qui ressemble à nos facultés. Les Américains connaissent le mot faculté, mais pour eux il désigne simplement l'ensemble des professeurs. Chez nous, au contraire, les facultés sont des organismes scientifiques, de philosophie, de droit, de médecine, etc... En Amérique on ne rencontre pas cette unité. Une université américaine n'est pas constituée d'une manière aussi précise, ayant des organes aussi nets, aussi rigidement tracés que les nôtres. Pour un Européen elle paraît, à première vue, quelque chose d'un peu heurté, d'un peu cahotique, mais on ne tarde pas à remarquer qu'elle possède en revanche une souplesse qui lui permet de s'adapter facilement à la vie. Dès que dans la vie une nécessité nouvelle se fait sentir, immédiatement on crée un organisme nouveau. L'université américaine est comme ces églises du moyen âge, qu'on a commencé à construire en gothique du XIII^e^ siècle, auxquelles on a collé au XIV^e^ siècle une chapelle « flamboyante », dont au XV^e^ siècle on a agrandi le chœur et auxquelles on a ajouté au XVI^e^ une sacristie en style Renaissance.

Ce n'est pas classique, mais cela forme un ensemble pittoresque et adapté à sa destination.

Il faut qu'une université puisse s'adapter facilement au progrès. Chez nous il est difficile d'y introduire des perfectionnements ; il faut pour cela des circulaires ministérielles et on est trop souvent obligé de mettre la loi en mouvement, ce qu'il vaut mieux éviter car le législateur en général ignore ce que doit être une université. (*Applaudissements*). Je ne fais pas d'épigramme, je constate un fait. Il vaut mieux que l'enseignement supérieur se développe dans l'autonomie et, en Amérique, il peut le faire. C'est un des grands avantages des universités américaines.

Ce que je viens de dire vous aura donné quelque idée de la manière dont ces universités se sont constituées. Vous me direz peut-être : pourquoi ne ressemblent-elles pas davantage aux universités d'Europe ? Je crois qu'on peut en entrevoir certaines causes.

La première, c'est que l'enseignement que nous appelons « moyen », et les Français « secondaire », est insuffisamment organisé en Amérique. Lorsque l'on en sort entre 14 et 18 ans, généralement on ne sait pas grand' chose. Alors, l'université intervient pour suppléer à ce qui manque. Si les Américains avaient des établissements comme les athénées belges, les lycées français et les gymnases allemands, les deux premières années de leurs collèges ne serviraient plus à rien. Mais dans l'état actuel des choses, elles prolongent pour les étudiants une préparation indispensable. Voilà ce qui justifie l'importance que conservent ces collèges ; ils répondent à un besoin qui n'existe pas chez nous.

Un second point expliquant la souplesse des universités américaines, cette facilité qu'elles ont d'organiser toutes sortes de nouveautés, c'est le fait que l'Etat intervient moins en Amérique que chez nous pour contrôler les professions libérales. Il ne faut pas, pour pratiquer

certaines professions, les diplômes légaux qui sont exigés ici.

Enfin, il y a un troisième point qui tient à la vie sociale et économique de l'Amérique. L'Amérique est un pays neuf. Je ne dis pas que les Américains sont un peuple jeune ; tous les peuples sont de même âge et celui-ci descend d'ailleurs des Européens qui passent pour vieux. Mais ce qui est jeune en Amérique, c'est la culture du pays. Il n'est pas entièrement exploité ; il présente encore des possibilités gigantesques qui n'existent plus en Europe ; il se trouve en pleine croissance. Dès lors les universités, pour rendre les services qu'on attend d'elles, sont obligées, quand une nécessité se manifeste, d'y faire face aussitôt par la création d'organes nouveaux adaptés à cette nécessité.

Dans l'état actuel des choses, les universités américaines répondent à un triple besoin : au besoin de culture générale, au besoin de former des techniciens et au besoin de former des savants. La plupart des étudiants ne les fréquentent que pour acquérir une certaine formation de l'esprit. Ils y passent quatre ans ; puis, de retour chez eux, n'embrassent pas de profession scientifique et ne font pas d'études désintéressées ; ils entrent dans la vie : l'université ne leur a donné qu'une préparation de l'esprit et du caractère. Les universités d'Amérique ne sont pas, en effet, comme les nôtres, uniquement préoccupées de la formation de l'esprit. Elles s'occupent tout autant de l'éducation. Elles ne se contentent pas de donner aux jeunes gens une culture supérieure, elles tentent surtout d'en faire des citoyens utiles à la démocratie. Les Américains vivent en démocratie ; ils ont pour elle un respect religieux, et ils pensent qu'elle ne peut se développer normalement sans posséder une élite capable de la diriger. Si des milliardaires donnent tant d'argent aux universités, c'est parce qu'elles éduquent les directeurs de la République. Ceux-ci ne doivent pas être des savants, mais des hommes de caractère.

En outre, les universités forment des techniciens en quantités énormes, et ces techniciens sont beaucoup plus spécialisés que les nôtres. On leur enseigne telle ou telle spécialité d'une manière approfondie, mais en s'attachant beaucoup moins que chez nous, m'a-t-il semblé, aux principes généraux et théoriques des connaissances.

De jeunes Américains m'ont dit que les étudiants belges — car depuis trois ans, vous le savez, la Belgique et l'Amérique échangent des étudiants — avaient une vue plus générale des sciences qui intéressent l'ingénieur, mais par contre étaient moins forts en technique. Les Belges, de leur côté, me disaient que leurs camarades américains étaient avant tout dressés à pratiquer une spécialité nettement déterminée.

Quant à l'école des gradués, les choses s'y passent comme en Europe. Il n'est pas, en effet, en cette matière, de méthode particulière. Quand vous arrivez dans cette partie de l'université le côté national disparaît, vous êtes dans le domaine purement scientifique, qui n'a plus de caractère individuel.

Nous voici au bout de la première partie de cet entretien. Nous allons aborder la seconde. Elle a rapport à l'état actuel des universités et à l'organisation de leur vie. Elles présentent des caractères communs, et chacune d'elles a pourtant une physionomie spéciale.

Quand vous partez de l'Est et que vous avancez vers l'Ouest, l'aspect des universités change. Princeton, Yale et Harvard conservent encore quelques vieux collèges très simples, bâtis avant la Révolution de 1776. Mais, sauf à Harvard, resté fidèle au vieux « style colonial », les constructions postérieures s'y conforment de plus en plus aux traditions du gothique anglais. Les dernières d'entre elles que j'ai vues à Princeton (les *Commons*) et à Yale (*Harkness College*) sont tout à fait remarquables. Quand, s'approchant de Princeton, on voit s'élever de loin, au-dessus des arbres, la belle tour du

collège des Gradués, on se croirait transporté tout à coup aux environs d'Oxford. A Chicago, c'est encore l'empreinte anglaise qui s'est imposée aux édifices universitaires. Mais le spectacle change dès que l'on a traversé les montagnes rocheuses et la Sierra Nevada. Les universités de Californie ont su admirablement adapter le style et la disposition de leurs constructions à la splendeur naturelle du pays. A Berkeley, leurs façades éblouissantes de blancheur s'éparpillent au milieu d'eucalyptus, de chênes verts et de mimosas, dominés par la svelte silhouette d'un campanile de marbre d'où tombent de quart d'heure en quart d'heure les sons argentins d'un carillon. A Stanford, une végétation plus luxuriante encore s'harmonise à merveille avec le style des bâtiments, inspiré des vieilles missions espagnoles de la côte et dont les matériaux jaunes et les toits de tuiles rouges sont d'un effet ravisant. Rien n'a été épargné pour rendre le séjour de l'université tout à la fois aussi attrayant et aussi salubre qu'il est possible. Leurs *campus* sont des merveilles. Je ne vois rien de plus ravissant dans leur genre, aux deux extrémités du continent, que ceux de Princeton et de Stanford.

Chaque université possède son *campus*. C'est un mot latin qui signifie champ. Il désigne en Amérique l'endroit où s'élèvent les bâtiments d'une université. Les premiers collèges américains étaient bâtis à la campagne ou comme Yale et Kings College dans des villes encore à leurs débuts. Mais dans cette Amérique où tout grandit si vite, presque tous, après avoir mené longtemps cette existence idyllique qui subsiste encore avec tant de charme à Princeton ou à Stanford, se trouvèrent englobés dans les agglomérations urbaines grandies autour d'eux. Au milieu de l'agglomération, le *campus* de l'université se conserve comme un grand parc. A Chicago, ce parc est entouré par les maisons, mais il est tellement grand que l'on ne voit pas les habitations qui le bordent.

Le *campus*, qu'il soit en ville ou à la campagne, présente toujours les mêmes caractères. C'est sur son sol que s'élèvent presque tous les bâtiments universitaires, pas tous évidemment parce que les cliniques se trouvent dans les hôpitaux et les observatoires, quand il y en a, à l'écart des grandes villes. Dans le *campus* se groupent, en un ensemble pittoresque, les halls dans lesquels les professeurs font les cours, les « dormitories » où les étudiants ont leur chambre, des musées, les écoles d'ingénieurs, d'agriculture, etc., le théâtre (à Berkeley, par exemple, un théâtre grec à ciel ouvert), parfois une plaine immense ou un stade pour les jeux athlétiques, des bassins de natation, les locaux des « fraternités » c'est-à-dire des associations d'étudiants, et des « sororités » c'est-à-dire des associations d'étudiantes, une église, etc.

Toutes ces universités possèdent une église. En effet, au début, elles avaient toutes un caractère confessionnel, que depuis, elles ont perdu. Elles sont ce que les Américains appellent « undenominational », c'est-à-dire qu'elles acceptent les étudiants de toutes les confessions religieuses. A Stanford l'église est ouverte à tous les cultes qui admettent l'immortalité de l'âme. Les universités américaines n'ont donc plus de caractère confessionnel. Il y a, il est vrai, à l'ouverture de l'année, des cérémonies religieuses, mais elles ne sont pas obligatoires. D'une manière générale, la question de religion ne se pose guère. Il y a évidemment quelques universités confessionnelles. Ce sont surtout des universités catholiques, mais je n'en ai pas vues et elles ne sont d'ailleurs pas très grandes.

Comment ces universités sont-elles organisées ? Leur constitution est à peu près la même que celle des Etats-Unis d'Amérique. Les Etats-Unis sont une démocratie que je serais tenté de qualifier de démocratie autocratique. Le Président de la République est plus puissant

que n'importe quel souverain. Seul il nomme les ministres et les révoque sans prendre l'avis des Chambres, et il peut donner son *veto* suspensif aux lois. Il a un pouvoir et une autorité qui sont tout à fait extraordinaires si l'on compare la démocratie américaine aux démocraties européennes, où tout dépend du parlement. Les universités américaines sont, en quelque sorte, des démocraties du même ordre. Il n'y est question d'aucun privilège, elles ne sont pas réservées exclusivement à une caste d'étudiants, et les plus pauvres y entrent. Comme vous allez le voir, les comités qui dirigent les universités sont nommés par élection, mais à leur tête — et c'est ce qui en fait la grande originalité — se trouve un « président » presque tout-puissant, qui ne ressemble à aucun recteur européen. Il semble que le nom de président que porte en Amérique le chef de l'Etat ait été emprunté aux vieux collèges du temps de la Révolution.

Le président a toute la responsabilité de l'organisation des universités. C'est lui qui est chargé des nominations de professeurs. Il s'informe, il prend des conseils, mais enfin c'est lui seul qui nomme. Il contrôle l'enseignement, prend toute espèce d'initiative. Il a autour de lui un conseil — nommé quelquefois par le gouvernement dans les universités d'Etat et par les anciens élèves ou autrement dans les universités privées — mais il ne le consulte pas beaucoup. Cet homme est chargé d'une responsabilité énorme et il aime cette responsabilité. C'est là le propre des gens forts. Un pays est d'autant plus puissant qu'il a plus d'hommes amoureux de ces responsabilités que redoute la lâcheté morale.

Le président est dans une situation admirable pour un homme énergique, car il peut faire presque tout ce qu'il veut et il jouit d'un prestige immense dans la nation; quand il parle, tout le monde l'écoute ; il ne dépend d'aucun homme politique ni d'aucun parti. (Rappelez-vous le président de Columbia, M. Butler, qui a été pour

beaucoup dans l'attitude prise par l'Amérique pendant la guerre.) Le président est essentiellement le chef de l'Etat universitaire. Il dirige tous ses services et quand il est, comme il arrive fréquemment, une personnalité forte, il les anime de son esprit. Dans certaines universités il est le seul homme qui soit salué par les étudiants; car ceux-ci, en général ne saluent pas les professeurs, avec lesquels ils vivent en une familiarité cordiale. Lorsque les universités ont besoin d'argent, les présidents s'adressent au public, aux anciens élèves, font des discours, distribuent des tracts et ils réunissent ainsi des sommes considérables. Ils se dévouent à cette tâche de toute leur âme ; c'est souvent grâce à eux que les universités sont si riches. Les établissements d'enseignement supérieur en Amérique n'hésitent pas à s'adresser à la nation pour lui demander les ressources nécessaires aux services qu'ils lui rendront. Ils ne demandent pas de l'argent pour eux-mêmes, mais pour servir la société. A Harvard notamment on fait pour un million de dons tous les ans.

J'ai sous les yeux une brochure imprimée en 1919 par l'université de Princeton. Il y est dit que, pour y développer l'enseignement, il manque 14 millions de dollars. Le président qui a signé la brochure réclame cette somme et je crois savoir qu'il l'a obtenue. Cependant l'université de Princeton ne compte que 2.000 étudiants.

Les présidents sont dans une certaine mesure des espèces de dictateurs. Des Américains trouvent qu'ils ont trop de pouvoirs et qu'il leur arrive de se tromper. Il y a dans cette observation quelque chose de fondé, mais pour trancher la question de savoir jusqu'à quel point l'autonomie universitaire pourrait s'étendre, il faudrait avoir séjourné longtemps en Amérique et s'être complètement renseigné sur la question.

A côté du recteur il y a chez nous un conseil académique, une assemblée représentative du corps professoral.

Elle émet des vœux et discute. En Amérique, cela n'existe pas : les professeurs laissent agir leur président. C'est lui qui fait tout, il est à la fois recteur et administrateur, et il gère la fortune de l'université par l'intermédiaire d'un trésorier. Cette fortune est immense. Pour s'en faire une idée il suffit de songer que le *campus* comprend plusieurs dizaines d'hectares de terrain dans des villes où un pied carré se loue 5 dollars par an. A côté de leurs terres, les universités possèdent des dotations en fonds liquides. J'ai ici quelques chiffres qui vous montreront avec quelle rapidité s'accroît leur fortune. De 1905 à 1915, les revenus annuels ont passé pour Harvard de 2.501.170 dollars à 3.805.428, pour Cornell de 1.020.500 à 3.139.530, pour Minnesota de 486.853 à 3.033,891, pour Columbia, de 1.586.309 à 2.920.031, pour Yale de 900.929 à 1.777.134, pour Princeton, de 402.533 à 839.316.

Depuis la guerre toutes les universités ont eu besoin d'argent ; elles en ont demandé et l'ont obtenu. Voici deux exemples à ce sujet. A Yale, en 1912, les dotations, en dehors des terres, valaient 52 millions 600.000 francs. En 1918, elles s'élevaient à plus de 116 millions. Vous voyez donc que le capital a plus que doublé en 6 ans. A Princeton, les revenus en 1921 sont de 1.244.499 dollars, ce qui fait environ 20 millions de francs. Ce sont des chiffres de contes de fées. Remarquez que l'Amérique estime que cela ne suffit pas, et pense qu'il faut augmenter encore les ressources de ses universités. De telles choses seraient absolument irréalisables dans un autre pays. Nous pouvons d'ailleurs nous faire une idée de la générosité extraordinaire du peuple américain à l'égard de ses universités, en songeant aux millions qu'après la paix il a donnés aux nôtres. (*Applaudissements.*)

En Amérique les anciens étudiants restent toujours en rapport avec l'université où ils ont fait leurs études.

Ils lui conservent une telle gratitude et une telle affection que s'ils deviennent riches, cette université peut compter sur eux ; ils lui apporteront de l'argent soit à son budget ordinaire, soit pour créer quelque chose de nouveau. Ces dons représentent, quand il s'agit d'un milliardaire, des dizaines de millions.

Au point de vue financier, les universités sont très bien gérées. Leur trésorier n'encaisse pas seulement les sommes mises à sa disposition, il fait également des opérations financières. Les comptes sont publiés à la fin de chaque année et font penser à des comptes de maisons de banque. A Yale j'ai vu une admirable collection de tableaux, et comme je demandais des renseignements à son sujet, on m'a dit qu'ils avaient été donnés comme gage par quelqu'un qui avait emprunté de l'argent à l'établissement et n'avait pu le rendre. Vous voyez qu'au point de vue administratif c'est très perfectionné... Remarquez d'ailleurs que le conseil des universités se compose en général d'hommes d'affaires ayant rempli déjà une carrière considérable. Il y a peut-être là matière à certaines réflexions, mais au point de vue de la bonne administration on ne peut nier qu'il en résulte de grands avantages.

Faut-il ajouter que dans des universités aussi opulentes que les universités américaines, l'outillage scientifique est de premier ordre? Les cliniques et les laboratoires sont disposés partout de la manière la plus pratique et avec un souci d'hygiène et d'agrément tout à fait remarquable. Quant aux bibliothèques, ce sont des merveilles. Rien de plus libéral et de plus intelligent que leurs règlements, rien de plus confortable que leurs locaux. Salles de lecture, salles de catalogues, salles de prêt sont des modèles du genre. Rien n'est négligé pour épargner aux travailleurs toute perte de temps. Les bibliothécaires tiennent moins à conserver les livres qu'à les faire servir. De là, l'organisation, au milieu même des

magasins de livres, de cabinets de travail et de bureaux pour les professeurs et toutes les personnes s'adonnant à la recherche scientifique. Dans certaines universités, les professeurs possèdent tous une clef de la bibliothèque où ils peuvent pénétrer et travailler à toute heure du jour et de la nuit. Tous les livres, sauf de rares exceptions, sont prêtés au dehors. Avec grande raison, on ne s'attache pas à acquérir des raretés. « C'est inutile, me disait un bibliothécaire, nous attendons qu'on nous les donne », et cette attente n'est pour ainsi dire jamais déçue. En revanche, chaque grande bibliothèque possède des installations perfectionnées pour la reliure, la photographie, etc. Bref, c'est l'idéal. Il n'existe certainement pas dans le monde entier une bibliothèque tout à la fois plus avenante et mieux organisée que ne l'est par exemple, la bibliothèque de Harvard, donnée par Mme Widener à l'université en mémoire de son fils.

Un mot des professeurs. Ils se divisent en plusieurs groupes : instructeurs, professeurs-assistants et professeurs.

Les instructeurs sont nommés habituellement pour un an, les assistants pour trois ans et les professeurs à vie.

Il arrive que l'on révoque des professeurs, mais c'est généralement pour motifs moraux. On ne les révoque jamais pour insuffisance scientifique parce que, s'ils sont insuffisants, me disait un président, comme c'est nous qui les avons nommés, c'est nous qui sommes responsables. (*Rires.*)

Ce qu'il y a de curieux c'est que, dans ce pays si riche, ces professeurs sont relativement peu payés ; ils avaient avant la guerre trois ou quatre mille dollars par an. On a élevé leur traitement et ils ont maintenant 7 à 8 mille dollars, ce qui en Amérique n'est pas beaucoup. Quand un professeur est marié et père de famille, il peut tout au plus avoir une petite automobile, ce qui est bien le moins dans un pays où les ouvriers en possèdent, mais

il ne peut pas avoir de domestiques. On pourrait améliorer la situation des professeurs, mais cela n'est pas chose facile parce que l'Amérique est trop individualiste. Ensuite, les milliardaires qui font des dons préfèrent donner de l'argent pour des bâtiments sur lesquels figurera leur nom, plutôt que pour des professeurs. (*Rires.*) On se préoccupe cependant d'améliorer la situation des professeurs car, si leur traitement n'est pas augmenté dans ce pays où il y a tant de moyens de faire fortune, on peut craindre que ceux qui ont des charges de famille ne quittent la carrière scientifique pour se consacrer à la pratique. Beaucoup de professeurs mènent de front la pratique et l'enseignement. Mais dans ce cas, la plupart du temps, ils n'ont pas de traitements.

On est frappé d'admiration en voyant avec quel dévouement les professeurs s'attachent à l'université. On se figure que tous les Américains ont le culte du dollar. En tous cas, ce que l'on observe dans le monde universitaire, c'est le culte de l'enseignement. Il y a là des hommes éminents qui, volontairement, se vouent à une vie sans gloire et sans grand confort pour pouvoir s'occuper de leurs élèves, avec un idéalisme qui est vraiment réconfortant, touchant et noble.

Sans doute, il existe des professeurs qui, après quelque temps, entrent dans l'industrie, mais c'est exceptionnel. La plupart passent toute leur vie dans l'université, heureux, modestes, appliqués à leur tâche et fournissant à la nation des citoyens excellents.

Un mot des étudiants. Les universités américaines sont faites avant tout pour eux. Chez nous elles sont faites à la fois pour les étudiants et pour les professeurs, car en Europe on pense que l'université n'est pas seulement une école où l'on enseigne, mais aussi un établissement où l'on fait progresser la science. L'organisation de nos universités a pour but d'arriver à ces deux résultats essentiels. En Amérique, il n'en est pas de même. Ce

qui domine là-bas, c'est la formation de l'étudiant. Certes, il y a dans les universités américaines des savants de plus en plus nombreux et l'idée qu'il faut cultiver la science pour elle-même fait des progrès tous les jours, mais il n'en est pas moins vrai que ce qui domine c'est le côté éducatif et technique. L'université y est plus un établissement d'enseignement qu'un établissement de science. Elle cherche à se rendre aussi hospitalière, aussi agréable que possible ; elle cherche à se faire aimer par les jeunes gens, à leur donner « a good time », à les distraire, à assouplir leur corps par les sports en même temps qu'à en faire de bons citoyens et à leur enseigner ce qui est indispensable à un homme du monde. Elles y arrivent admirablement. Elles sont, en agissant ainsi, simplement américaines, car dès qu'on arrive en Amérique on s'aperçoit que c'est un pays essentiellement organisé pour la jeunesse. Alors que beaucoup de pays d'Europe sont de véritables gérontocraties, le peuple américain apparaît comme une « éphébie », et ses universités sont particulièrement caractéristiques à cet égard.

Dans un *campus* les installations qui ne sont pas destinées à la recherche scientifique sont souvent de beaucoup les plus nombreuses: réfectoires des étudiants, *dormitories*, bassins de natation, gymnases, plaines de *foot-ball*, etc. Les exercices physiques sont très bien enseignés et le sport extraordinairement populaire. Certains professeurs s'en plaignent même. Ils déplorent que des jeunes gens arrivant à l'université avec des aptitudes scientifiques développées se laissent fréquemment entraîner par les sports; mais on considère généralement ces censeurs comme des esprits chagrins. Cet amour du sport est inspiré aux jeunes Américains par le milieu et par la faveur du public. Lorsque les universités américaines organisent des concours de *foot-ball*, c'est un véritable événement. Je me rappelle un match de Berkeley contre Stanford, dans un stand renfermant 60.000 spectateurs, venus dans

23.000 automobiles. Le jeu dura pendant deux heures, au milieu d'un enthousiasme qui ne s'est vu certainement que dans les jeux olympiques des Grecs. Des femmes, des vieillards et des enfants poussaient des cris frénétiques. J'avoue que j'avais fini par me passionner pour l'équipe de Berkeley où je faisais des leçons à cette époque. Nous avons gagné (*rires*) et je suis rentré enchanté, en pleine nuit, par une route polie comme une glace et sur laquelle, durant soixante kilomètres, se déroulait un ruban ininterrompu d'automobiles.

Quant à leurs études, les étudiants ont toute liberté ; une très grande latitude leur est laissée dans le choix des matières de leur examen. Et si cette liberté contraste heureusement avec nos habitudes trop réglementaires, elle ne laisse pas de présenter certains inconvénients. Il arrive que les jeunes gens se préoccupent moins de l'importance des cours que de leur facilité, et il en résulte qu'ils choisissent trop souvent un programme assez disparate.

Rien n'est négligé pour que les étudiants retirent de leur séjour à l'université la plus grande somme possible d'excitations spirituelles. Ils y voient de beaux tableaux, y écoutent quantité de conférences, car le nombre en est invraisemblable, et ils y entendent de bonne musique. (Pendant que j'étais à Stanford, l'organiste de Notre-Dame de Paris est venu y donner un concert.) Tout cela leur forme l'intelligence et le goût, que l'on ne cultive pas seulement au moyen de cahiers et de livres. Ils vivent pendant quelques années dans un milieu où ils reçoivent des impressions qui leur sont extrêmement profitables.

Enfin, on cherche à développer la vie sociale par des moyens de tous genres. Le président de l'université donne des fêtes et des soirées où il invite les étudiants. Des femmes de professeurs reçoivent chez elles, un jour par semaine, quinze ou vingt étudiants. On y fait des

lectures ou de la musique, et il est aisé de comprendre l'heureuse influence que ces réunions exercent sur les jeunes gens.

Un autre élément important est la vie des sociétés. Elles sont nombreuses : les étudiants ont des *clubs*, des sociétés secrètes même. A Yale notamment, l'une d'entre elles est célèbre et se vante de compter parmi ses membres, M. Taft, l'ancien président de la République.

Un mot des étudiantes. Dans toutes les universités d'Etat et dans beaucoup d'universités privées, elles sont aussi nombreuses que les étudiants. Certaines universités de l'Est ne les admettent pas, préférant leur réserver des collèges spéciaux. Il en est ainsi notamment à Harvard et à Princeton. Le système de la coéducation, largement pratiqué en Amérique dès l'enseignement primaire, a pour conséquence cette fréquentation extraordinaire des universités par les jeunes filles. Beaucoup d'entre elles n'y viennent que pour perfectionner leur instruction et passer quelques années de « good time ». Mais beaucoup d'autres y prennent leurs grades. On en rencontre dans tous les cours, dans les *Graduates Schools*, comme dans les écoles d'ingénieurs. Il faut attendre sur cette participation des femmes à la vie universitaire le verdict de l'avenir. Pour moi, elle me paraît définitivement acquise et entrée dans les mœurs, encore qu'on lui reproche parfois de « déviriliser » les universités et de détourner les jeunes filles de la mission dévolue à leur sexe.

En général les universités de l'Est sont plus aristocratiques que les autres. Mais partout il y a des étudiants pauvres. Ces derniers ont des bourses et travaillent énormément pour augmenter leurs ressources. Ils s'occupent dans des clubs, dans des magasins, dans des administrations. On en trouve dans les réfectoires, servant leurs camarades à table. Chez les professeurs on constate souvent que ce sont des étudiants qui font le service parce que le professeur n'a pas de domestiques. A

Chicago j'ai eu le plaisir de voir quelques étudiants belges : ils me disaient qu'ils étaient liés avec des Américains pauvres qui, quoique suivant beaucoup de cours, allaient encore, après 8 heures du soir, travailler dans un bureau téléphonique. C'est quelque chose d'intéressant, qui choquerait peut-être les idées d'un Européen mais qui, dans le milieu américain, est très sympathique.

Je voudrais vous raconter encore bien des choses, mais cette causerie ne peut pas être aussi étendue que le continent américain, et l'heure m'impose le silence. Essayons du moins de nous faire une impression d'ensemble.

L'Amérique est fière de ses universités et elle a raison de l'être ; elles sont peut-être ce qu'il y a de plus caractéristique et de plus original dans sa vie nationale ; en tous cas, elles sont plus représentatives de la mentalité américaine que les gratte-ciels de New-York ou de Chicago. Venues d'Europe, elles se sont développées admirablement sur le sol américain, elles y ont prospéré, comme en Californie les eucalyptus importés d'Australie. Mais en se développant, ces universités se sont éloignées du type européen. Elles ont tenu compte des nécessités particulières de la vie américaine ; elles se sont adaptées à la mission sociale qui leur était dévolue : former des citoyens utiles à la démocratie et fournir des techniciens à la nation. Elles commencent en outre à s'occuper de plus en plus de ce luxe indispensable — le luxe est toujours ce qu'il y a de plus indispensable dans une civilisation — qui s'appelle la science pure.

Cette mission, dont elles sont fières, elles s'en acquittent avec un désintéressement et une cordialité admirables. Elles ont ce don très rare de se faire aimer. Tous les étudiants qui y ont séjourné en conservent l'empreinte d'une façon durable. Ils ont l'habitude de revenir et de se retrouver dans leur ancienne université, à certaines fêtes. Des pères y amènent leurs petits garçons pour leur

montrer l'université où ils ont été formés et où leurs enfants iront aussi. Un étudiant me disait que depuis quatre générations les hommes de sa famille faisaient leurs études dans la même université. Il y a là-bas un solide esprit de corps que nous n'avons pas et qui fait que l'université est vraiment une force morale. Elle sait qu'elle peut compter sur ses anciens *alumni*, qui se glorifient de lui appartenir.

Les universités américaines, disais-je, ont cet immense mérite de se faire aimer. Ceux même qui n'ont fait qu'y passer rapidement en gardent un reconnaissant souvenir. Les quelques semaines pendant lesquelles j'ai joui de leur hospitalité, pendant lesquelles j'ai été l'hôte de ces professeurs si cordiaux et si pleins de sympathie pour notre pays, comptent parmi les plus beaux moments de mon existence. Ce fut pour moi aussi « a good time ».

A mesure que l'Amérique se peuplera davantage, que les possibilités énormes qu'elle possède actuellement diminueront, à mesure que ce grand continent se rapprochera des conditions dans lesquelles se trouve l'Europe, les universités américaines se transformeront et deviendront sans doute de plus en plus des laboratoires de science pure.

Aujourd'hui, bien qu'il y ait déjà beaucoup de savants, l'essentiel est encore l'enseignement et non pas la science. L'Amérique, entraînée par l'action, n'a pas le temps de méditer. Mais ce temps viendra.

J'ai essayé de vous montrer, trop rapidement, ce que ses universités étaient arrivées à être actuellement. Je vous en ai parlé avec beaucoup de sympathie, tout en indiquant certaines réserves que j'ai exprimées du reste avec prudence, car je vous ai dit, en commençant, que l'impression laissée par un trop bref séjour est forcément superficielle. Quoi qu'il arrive, il est certain que ce que les universités américaines ont de bon dépasse infiniment ce qu'elles peuvent avoir de moins bon, et que

leur avenir est assuré. Il faut s'en féliciter autant pour l'Europe que pour l'Amérique. Si un jour le mouvement scientifique s'arrêtait dans le vieux continent, comme il s'arrêta naguère en Grèce, il se continuerait de l'autre côté de l'Atlantique.

Mais souhaitons que la science se développe tout ensemble en Europe et en Amérique, qu'il s'établisse entre elles une émulation généreuse et que des liens spirituels de plus en plus nombreux rattachent les deux côtes de l'Océan pour le plus grand profit de l'humanité. (*Longs applaudissements.*)

HENRI PIRENNE.

Règles d'utilisation des copies numériques d'oeuvres littéraires, réalisées par les bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des bibliothèques et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.
Les œuvres littéraires numérisées par les Bibliothèques de l'ULB appartiennent majoritairement au domaine public.
Pour les oeuvres soumises aux droits d'auteur, les Bibliothèques auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayant droits afin de permettre leurs numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.
Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines défectuosités peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.
Les bibliothèques de l'ULB déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les bibliothèques de l'ULB ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés ; et la dénomination 'bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/*annee*/*nom_du_fichier*.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les bibliothèques de l'ULB encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les bibliothèques de l'ULB mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.
Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'usager se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'usager s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemplaire de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées - basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux bibliothèques de l'ULB un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication.

Exemplaire à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des bibliothèques de l'ULB ;
b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte le téléchargement, la copie et le stockage des documents numérisés sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre base de données, qui est interdit.

10. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux bibliothèques de l'ULB dans les documents numérisés est interdite.